



King kong

de Peter Jackson

Fiche technique

**Nouvelle Zélande/USA -
2005 - 3h08**

Réalisateur :

Peter Jackson

Scénario :

**Peter Jackson, Philippa
Boyens, Fran Walsh,**
d'après une œuvre de **Edgar
Wallace et Merian C.
Cooper**

Effets spéciaux :

**WETA digital, Joe Letteri,
Richard Taylot**

Montage :

**Jamie Selkirk, Jabez
Olssen**

Musique :

James Newton Howard

Interprètes :

Naomi Watts

(Ann Darrow)

Jack Black

(Carl Denham)

Adrien Brody

(Jack Driscoll)

Thomas Kretschmann

(Capitaine Englehorn)



Résumé

New York, 1933. Ann Darrow est une artiste de music-hall dont la carrière a été brisée net par la Dépression. Se retrouvant sans emploi ni ressources, la jeune femme rencontre l'audacieux explorateur-réalisateur Carl Denham et se laisse entraîner par lui dans la plus périlleuse des aventures... Ce dernier a dérobé à ses producteurs le négatif de son film inachevé. Il n'a que quelques heures pour trouver une nouvelle star et l'embarquer pour Singapour avec son scénariste, Jack Driscoll, et une équipe réduite. Objectif avoué : achever sous ces cieux lointains son génial film d'action. Mais Denham nourrit en secret une autre ambition, bien plus folle : être le premier homme à explorer la mystérieuse Skull Island et à en ramener des images...

Critique

(...) S'il y a au moins une surprise dans ce **King Kong** troisième version, c'est son ouverture en forme de piqûre de rappel historique sur le New York des années 30. Débuter un film à des brouettes de millions de patates par le tableau forcément sombre de la Dépression (plans sur des bidonvilles au pied des gratte-ciel et de rues pleines de mendiants affamés) est sans doute l'originalité la plus marquante du remake de Jackson. **King Kong** tient ensuite ses promesses de grand spectacle digitalisé pour les familles du monde entier, mais son supplément d'âme se perd un peu en chemin au profit d'une écrasante machinerie. Reconnaissons que Jackson a du boulot à abattre dans ce nouveau film surdimensionné (3 heures). A poil, à peau, à écaille, à plume, à cuir, et plus si affinités, c'est tout

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

un monde de créatures grouillantes qui s'anime avec une profusion inédite dans ce que l'on peut voir comme une première adaptation crédible du *Monde perdu* d'Edgar Rice Burroughs. Parmi les différents registres (comédie romantique, film d'aventure, fantastique...), l'abordage sur Skull Island est l'un des plus galvanisants pour l'imaginaire. Le domaine de King Kong est aussi beau qu'effrayant. Tel un Angkor Vat égaré au milieu d'un océan inhospitalier, les roches volcaniques et la jungle cachent des indigènes en transe sanguinaire perpétuelle. Et l'on se croit soudain téléporté dans un remake à méga-budget du snuff-movie **Cannibal Holocaust**. Les turpitudes de la vie sur Skull permettent au cinéaste de déployer un faste sauvage décuplé par le déchaînement des effets spéciaux.

Cette barbarie de la nature préservée, mais aussi de l'homme en situation extrême (l'indigène et l'homme «civilisé» ne valent pas mieux), ne se retrouve pas bizarrement dans le personnage central, débarrassé de sa bestialité. Si le **King Kong** 2005 ressemble cette fois vraiment à un gorille, il est paradoxalement très vite domestiqué. Devenant une sorte de nounours aussi grognon qu'imprévisible. Le film de Cooper et Schoedsack soulignait, par exemple, sans embarras la dimension sexuelle de la relation entre la **Belle et la Bête**, aspect singulièrement absent ici. Pas d'effeuillage de l'héroïne sous l'œil concupiscent du singe géant, mais l'amorce d'une relation copain/copine des plus ludiques. De même, King Kong meurt mais ne saigne pas, comme s'il

devait garder jusqu'au bout sa dimension de fantasma enfantin. C'est ainsi que fonctionne l'une des scènes les plus inattendues : Kong et sa belle (Naomi Watts, légèrement inconsistante) dans un numéro de glisse de Noël sur le lac gelé de Central Park. Pour un peu, Kong enfilerait un bonnet rouge, saute dans le premier traîneau et part distribuer les cadeaux !

Après **Le Seigneur des Anneaux**, Peter Jackson confirme cette fois encore son statut de leader de l'entertainment, capable d'en donner aux petits comme aux grands même si on devine que l'envergure du projet l'empêche d'aller parfois au bout de toutes ses marottes d'olibrius néo-zélandais. (...)

Alexis Bernier, Samuel Douhaire,
Bruno Icher, Didier Peron et
Olivier Seguret
Libération lundi 12 décembre
2005

(...) En 1933, le **King Kong** de Merian C. Cooper et Ernest B. Schoedsack durait cent minutes. En 2005, le **King Kong** de Peter Jackson prend deux fois plus de temps pour raconter exactement la même histoire. De quelle étoffe sont faites ces cent nouvelles minutes ? De mégalomanie, d'un amour immodéré pour le cinéma, de mise en abyme du premier film, d'explications interminables de ce qui n'était qu'effleuré par Cooper et Schoedsack, d'effets spéciaux numériques qui étonnent tantôt par leur virtuosité puis par leur grossièreté. Au bout du compte, **King Kong** s'achève aujourd'hui comme au temps

de Franklin Delano Roosevelt et d'Adolf Hitler par la même réplique : «C'est la belle qui a tué la bête» (It was beauty killed the beast). (...)

Néo-Zélandais qui n'a jamais vraiment filmé les Etats-Unis, Peter Jackson commence son **King Kong** par un étourdissant montage qui reconstruit New York, circa 1930 - une version swing d'une de ces comptines qui procèdent par cercles concentriques : il y a New York avec Central Park constellé de campements de fortune et le pont de Brooklyn embouteillé de Ford modèle T ; dans New York, il y a des miséreux expulsés de chez eux, qui mendient sur la Ve Avenue ; dans la Ve Avenue, il y a Times Square et les petits théâtres qui accueillent les troupes de music-hall (en américain «vaudeville») qui s'échinent à faire sourire les spectateurs. (...) Ainsi, tout au long du film, des moments de grâce presque immatérielle passent, parfois inaperçus dans le vacarme général. Tous tiennent au personnage d'Ann Darrow et à l'interprétation qu'en donne Naomi Watts - spirituelle, élégante, naïve et sage - au point qu'à l'inverse de la morale finale, on a souvent le sentiment que c'est la belle qui sauve la mise à cette grosse bête de film.

(...) Une fois que l'expédition a pris pied sur l'île, le film s'abandonne à la surenchère ludique. Là où la marionnette simiesque de 1933 affrontait un pantin saurien, le King Kong digital (sans doute de toutes les créatures de cette espèce la plus convaincante à ce jour) doit se dépêtrer de trois dinosaures carnivores et numériques. Les sauvages, qui ont pour habitude de sacrifier des femmes

au grand singe, semblent sortis d'un enfer de bande dessinée italienne. Quant aux périls que doivent affronter les poursuivants de Kong, qui veulent libérer Ann tombée aux mains du singe, ils sont si grands et si répugnants (spécialement la fosse aux cafards géants) qu'on est surpris de retrouver des survivants à l'issue de cette deuxième partie.

Si bien que le finale new-yorkais apparaît presque sobre. Plus court, plus resserré, il insiste moins sur les destructions que King Kong inflige à la ville que sur son martyr en haut de l'Empire State Building. Avant de le graver, Kong et Ann s'offrent une séance de patinage sur le réservoir glacé de Central Park, en une séquence sortie de l'univers du père de tout le cinéma d'évasion, Walt Disney. Mais l'escadrille de biplans approche. Une dernière fois, Peter Jackson convoque toute la puissance de ses ordinateurs pour faire renaître l'envoûtement qui l'a saisi jadis, à la première vision du vieux **King Kong**. Une dernière fois, cette masse de pixels et de chair est traversée par un éclair d'inspiration.

Thomas Sotinel
Le Monde - 14 décembre 2005

Le coffre à jouets de Peter Jackson semble dépourvu de fond. Juste après en avoir fait surgir le monumental cortège du **Seigneur des anneaux**, voilà qu'il en retire un autre mythe démesuré, King Kong. Gorille de 8 mètres, cette énorme star est née en 1933, dans le célèbre film de Merian C. Cooper et Ernest B. Schoedsack, produit par la RKO.

Quelques images, une blonde fragile (Fay Wray) offerte dans un gigantesque poing, un bourdonnement d'avions agaçant la bête au sommet de l'Empire State Building sont dans toutes les mémoires des spectateurs, prêtes à se confronter à ce nouveau remake, presque vingt ans après celui de John Guillermin, où King Kong énamouré servait de sèche-cheveux géant à Jessica Lange.

Mais Peter Jackson l'a déjà prouvé avec **Le Seigneur des anneaux** : il n'a pas peur de se mesurer à l'imagerie des autres, créateurs ou spectateurs. Il empoigne au contraire ces cadres déjà constitués avec une fidélité ludique, nourrissant l'aventure de toutes les références disponibles, du *Monde perdu*, de Conan Doyle, à **Jurassic Park**, en passant par **Indiana Jones**. Mais l'hommage évident, total, va au **King Kong** de 1933, dont il respecte scrupuleusement, à quelques petites entorses près, l'univers, la ligne narrative... et l'époque.

Le film s'ouvre sur le New York des années 30, durement touché par la grande crise. Peter Jackson prend tout son temps pour y installer ses personnages.(...) Les voilà embarqués, avec l'équipe de tournage d'un film d'aventures, à bord d'un rafiote en plein océan, à mille miles de toute terre connue. (...) C'est Skull Island, le but secret de l'expédition. (...) «L'île du crâne» devient, dès lors, le terrain de jeux foisonnant de Peter Jackson. L'endroit, jonché de ruines immémoriales et spectaculaires, est tout sauf accueillant et promet aux visiteurs un parcours sportif particulièrement coriace. On trouve de tout à Skull Island, luxueux bazar des possibilités

techniques et imaginaires du cinéma : des brontosures affolés, des T-Rex affamés, des indigènes en transe et des insectes géants, prétextes à un morceau de bravoure avec gigantesques blattes et monstres phalliques et dentus. Une scène drôle, insolite, presque dérangeante, aux limites du gore (le film est à déconseiller fermement aux jeunes enfants). L'humour, dans ces tribulations menées à toute allure, est toujours présent, au premier comme au second degré, jouant des clins d'œil quasi parodiques au cinéma d'aventures et de l'improbable accumulation de péripéties : ainsi Ann Darrow tombe-t-elle de Charybde en Scylla, ou plutôt d'un prédateur à l'autre, tel l'hilarant fil rouge d'une chaîne alimentaire antédiluvienne.

Cette aventure dans l'île est le meilleur moment du récit, un film dans le film, festival d'effets spéciaux éblouissants. (...)

Cécile Mury
Télérama n°2918 - 17 déc. 2005

Entretien avec le réalisateur

*Vous avez souvent dit que le **King Kong** de 1933 avait été un élément décisif de votre envie de devenir réalisateur.*

Quand j'ai vu le film pour la première fois à la télévision, à 9 ans, j'étais en larmes à la fin. Je ne voulais pas que Kong meure. C'est comme cela que j'ai su que je voulais faire du cinéma.

Il y a une dimension romantique omniprésente dans le film.

Comme lorsque Ann Darrow/ Naomi Watts et Kong s'amuse sur le lac gelé de Central Park alors que le reste de la ville est en plein chaos...

Cette scène a été la dernière idée du film. Elle a été tournée après tout le reste. Nous sentions qu'il était nécessaire d'avoir une scène qui poursuive la promesse d'amitié esquissée à Skull Island. Il fallait montrer ce que la vie aurait pu réserver à Ann et Kong si tout ne s'était pas compliqué. Mais, pour moi, l'histoire de King Kong est l'évasion de cette femme dans l'univers hostile de l'île. La question que l'on doit se poser est : pourquoi ne meurt-elle pas ? La réponse tient au fait qu'elle utilise son talent acquis sur la scène d'un théâtre, dans un autre milieu hostile, également pour survivre (l'Amérique de la dépression). Et l'autre question est : pourquoi Kong est si curieux avec elle ? Pourquoi elle l'intéresse et pourquoi lui ne veut pas qu'elle meure ?

Du coup, le caractère érotique très fort du film de 1933 a pratiquement disparu.

C'est vrai et c'est exactement ce que nous avons voulu faire. Cet érotisme de 1933 s'est exprimé à une époque où il était pertinent d'évoquer une sexualité effrayante et ambiguë. Ce n'est plus vraiment le cas aujourd'hui : on sait que les gorilles sont végétariens, pas particulièrement violents, qu'ils vivent dans un environnement familial paisible... Il était donc important que l'image du

gorille prenne en compte tout ce que l'on sait désormais sur eux. En même temps, Kong est obligé de se battre contre des dinosaures pour survivre ! Aussi, dans ses moments de terrible solitude, il me semblait intéressant qu'il rencontre le personnage d'Ann, qui le divertit. (...)

Bruno Icher

Libération - 12 décembre 2005

Le réalisateur

Né à Wellington, en Nouvelle-Zélande, le jour de la fête d'Halloween en 1961, Peter Jackson s'intéresse à la réalisation depuis son enfance. A huit ans, armé de la caméra Super-8 de ses parents, le jeune Peter commence à réaliser une série de mini films d'aventures en utilisant ses copains du voisinage comme coéquipiers et acteurs. Plus tard, après avoir acheté une caméra 16 mm, Peter Jackson commence à travailler sur **Bad Taste**, qu'il finance entièrement avec son salaire hebdomadaire de photographe pour un journal local. Après avoir visionné les premières 75 minutes de son film, la New Zealand Film Commission donne à Peter Jackson les fonds nécessaires pour achever le film et le lance dans sa carrière de réalisateur-scénariste.

C'est de la fréquentation assidue de la télévision durant son enfance que provient la vision du monde originale de Peter Jackson, ainsi que d'autres influences précoces

telles que le **Monty Python's Flying Circus**, les **Thunderbirds** de Gerry Anderson, le **King Kong** de 1933 et les films de Buster Keaton.

Filmographie

Bad Taste	1987
Meet the Feebles	1989
Les Feebles	
Brain dead	1992
Heavenly creatures	1994
Créatures célestes	
The frighteners	1996
Fantômes contre fantômes	
Forgotten silver	1996
Lord of the rings	2001
Le seigneur des anneaux : la communauté de l'anneau	
Lord of the rings : the two towers	2002
Le seigneur des anneaux : les deux tours	
Lord of the rings III	2003
Le seigneur des anneaux : le retour du roi	
King kong	2005

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°539
Cahiers du Cinéma n°608
Fiches du Cinéma n°1809

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com